

## Plateforme Christianisme Solidaire, dimanche 12 novembre :

### « Une appartenance qui favorise la solidarité »

Le sens de la journée était de joindre une appartenance, engagement de foi, à des implications politiques aujourd'hui requises, un soutien à la solidarité : elle y a parfaitement réussi. D'une part, les intervenants René Knüsel comme sociologue et Michel Sommer comme bibliste ont très bien concentré leurs apports ; mais d'autre part, l'intention de la journée était de faire participer activement les membres de nos mouvements à un travail collectif : noter des thèmes durant les exposés, les afficher, aller cocher les thèmes préférés, et former des ateliers autour des thèmes souhaités. C'est ce qui est arrivé durant cette après-midi de travail de nos mouvements.

Chrétiens de Gauche Romands / ChristNet / Mouvement chrétien citoyen / CTC - Communauté de travailleurs chrétiens / ACAT - Action des chrétiens pour l'abolition de la torture / IFOR-MIR - Mouvement International de la Réconciliation.

Les quatre ateliers ont présenté des idées remontant de leurs discussions, et le débat en plénière avec les conférenciers et plusieurs partenaires du public a fait finalement ressortir **l'importance du choix personnel** en matière d'appartenance et d'engagement. En fin de compte, est-ce qu'on peut rester dans une « appartenance » si on est appelé à pratiquer une « solidarité » ? Et est-ce qu'on se définit soi-même comme appartenant au groupe des « bons » ? La conclusion tirée est que le souci d'une solidarité chrétienne mise en pratique exige vraiment des *lieux d'échanges* ouverts et donc aussi des *conceptions ecclésiales* ouvertes aux divergences, plutôt que des structures héritées de génération en génération.

**Le sociologue René Knüsel** avait décrit notre société comme un monde d'appartenances plurielles, sélectives et réversibles : chacun y cherche à « pouvoir être soi » ! Le risque est celui du « repli généralisé », et il reste à y cultiver l'acceptation mutuelle ou ce que les sociologues appellent « solidarité organique », par-dessus les différences sociales, lesquelles pourtant méritent le respect, afin de reconnaître l'autre comme tel. Chacun a aujourd'hui son « groupe de référence » identitaire, variable d'une personne à une autre. **(Lire son analyse ci-dessous.)**

**Le bibliste Michel Sommer**, pour sa part, avait présenté la première communauté chrétienne, à la lumière de l'apôtre Paul (notamment Galates 3,26-29), comme s'étant formée par la réception d'un « sur-vêtement » appelé « Christ », par-dessus toutes les appartenances sociales précédentes et conflictuelles. Cette appartenance-là est foncièrement ouverte à la diversité, interne et externe : langues, liens sociaux, cultures, religions, destins. Une célèbre parabole de Jésus a d'ailleurs justement impressionné les gens en montrant pour quelle raison un Samaritain a été amené à franchir ses barrières culturelles pour soigner un blessé qui était pourtant Juif et non Samaritain : il se faisait ainsi directement solidaire d'un prochain inattendu (Luc 10,25). **(Lire l'exposé biblique ci-dessous.)**

#### Discussion en ateliers et en plénière

La discussion des ateliers rapportée en plénière a fait ressortir **l'importance du choix personnel** en matière d'appartenance et d'engagement : affiner **notre lecture évangélique**, nous former à **l'écoute mutuelle**, développer **nos capacités d'argumentation**, tout cela exige **des lieux d'échanges ouverts** et donc des *conceptions ecclésiales* ouvertes aux divergences plutôt que des structures héritées de génération en génération.

Un premier atelier s'était formé autour de la question des **arguments** à présenter aux défenseurs de l'appartenance nationale, que le sociologue Durkheim appellerait mécanique et construite : la défense d'une **appartenance organique** devra répondre aux besoins réels de sécurité et

apprendre à les discuter sans enfermer autrui ni le stigmatiser comme raciste ou fasciste. Dans **l'argumentation**, il s'agit en effet de repérer et reconnaître chez autrui ses besoins humains, de lui offrir une sécurité sans dominer son groupe culturel, d'apprendre donc à le **rencontrer** malgré notre hostilité première.

Un second atelier s'est attaché à la complexité de **l'interculturel** : nous qui n'avons jamais les moyens de diversification des multinationales, nous devons gérer avec **empathie** des relations de dialogue très diverses, avec des **enjeux globaux** exigeants, pour dépasser les séquelles culturelles du colonialisme et construire la paix en **créant le lien** plutôt qu'en répondant à un lien ou un don préalables. Une appartenance commune axée sur la solidarité permet d'agir ainsi **dans la durée**.

Un troisième atelier est parti d'expériences de **solidarités sociales**, notamment dans le monde populaire, paysan et ouvrier. Les réponses aux besoins majoritaires des gens y sont bloquées par des forces sociales refusant leur responsabilité pourtant réelle : il s'agit de **réapprendre ensemble** cette responsabilité et de se former à trier et choisir dans la symphonie des torts et des raisons. L'axe essentiel reste les **besoins des plus fragiles**. Cet apprentissage requiert des Églises d'offrir **des lieux de formation** où l'on vienne « recharger ses batteries » face à face.

Le quatrième atelier a réfléchi aux **enjeux pour les Églises** et aux **risques de clivages** produits dans des communautés fraternelles par des pratiques divergentes de solidarité : il s'agit de s'exercer au dialogue et à l'argumentation, qui est **communication non violente**, pour oser animer dans les Églises des discussions thématiques sur des sujets de société importants, même potentiellement polarisants. Et cela requiert, entre membres des communautés, une reconnaissance mutuelle de leurs divers engagements et un lien de prière communautaire qui concrétisent le sens d'avoir « *revêtu Christ comme survêtement* ».

### **Tour de table**

Autour de la **table-ronde**, avec nos intervenants : l'animateur **Jean-David Knüsel** de *ChristNet*, **Danielle Miserez** de la *Communauté de Travailleurs Chrétiens*, le pasteur **Pierre Farron** du *Mouvement chrétien citoyen*.

Danielle souhaite vérifier ses **sources d'information**, en incluant une écoute de Dieu, pour acquérir du discernement et trouver sa place propre en société (il n'y a pas d'école pour cela !). L'étude des Évangiles se fait en commun, sans prédicateurs, mais pas en solitaires non plus.

Pierre met l'accent sur l'empathie, le **lien à autrui**, comme apprentissage à faire, et sur une **pratique citoyenne** de la vie politique, fondée sur des échanges de choses qui nous habitent.

Michel Sommer recommande d'avoir des débats avec deux voix divergentes s'écoutant bien, pour apprendre à surmonter les clivages et à supporter des divergences même au sein de communautés croyantes. Il y a une mission chrétienne de vivre la réciprocité et d'accueillir l'autre, même le plus différent.

René Knüsel souligne qu'il faut surtout nous former à affiner notre capacité à reformuler correctement les dires d'autrui, même « ennemi », en l'écoutant. Ensuite, il s'agit d'arriver à un don offert gratuitement, sans autre don reçu au préalable : c'est un mouvement que nous déclencherons en fonction du besoin d'autrui et qui nourrira la solidarité et le sens de l'humain.

Angela Stival (de l'ACAT) propose que l'on réfléchisse sur nos droits à débattre du politique et que l'on conteste les entraves à ces débats, pas seulement dans les écoles.

Vincent von Siebenthal (de CGR) estime surtout indispensables des après-midis comme celle-ci ! Ses amis Pierre Aguet et Jean-Pierre Thévenaz voient dans le Christ la source de cet altruisme qui sait aider et construire, et surtout ne pas condamner ni juger.

Danielle et Pierre veulent se nourrir de **proximité « présenteielle »** – même pour vivre une pyramide d'engagements qui seront régionaux et même mondiaux. Non au purement « virtuel »! Et Michel rappelle le mot qui relie cette pyramide de présence des Eglises : elle est « *glocale* ».

René souhaite aussi cela pour éveiller l'attention et corriger les débats des Eglises historiques sur leurs « territoires » respectifs et leurs formes d'intervention dans les débats sociaux.

Pour conclure, après avoir prié ensemble pour l'accueil et l'écoute, pour l'autocritique ouverte et un art de la paix et de l'argumentation fraternelle, nous avons chanté « **Peuple de frères, peuple de sœurs** », disant bien que nous avons été confirmés dans notre sensibilité partagée, à travers nos appartenances ecclésiales diverses, en puisant ensemble à notre commune source.

## De quoi aurons-nous besoin ? – Examen du suivi de la rencontre

Les organisateurs de la Plateforme ont reconnu que les 4 types de ressources sur lesquelles les ateliers ont mis l'accent sont nécessaires pour développer dans nos mouvements des capacités à **l'argumentation** et à **l'action solidaire**, mais aussi à **l'écoute** mutuelle et à **la lecture** de la Parole évangélique :

**1) Atelier ARGUMENTS :** Ne pas accuser de racisme ou de fascisme ceux qui cherchent à se protéger d'insécurité, mais mettre en **discussion** les causes de cette réalité et les moyens de l'affronter. Apprendre à reconnaître la diversité de nos sociétés en vivant des **rencontres** directes avec des gens différents, même jugés hostiles, et ne pas se laisser heurter par des réflexions idéologiques qui ne les définissent pas.

**2) Atelier INTERCULTUREL :** Agir dans la durée par une **culture du lien** et de l'empathie. Et pour garder l'esprit ouvert aux enjeux et recharger ses batteries, prendre des temps de **ressourcement** éthique et spirituel basés sur l'écoute de la Parole biblique.

**3) Atelier SOLIDARITES :** Pour rendre audible la solidarité, promouvoir des **actions** qui répondent aux **besoins concrets** de groupes sociaux, en apprenant à reconnaître leurs **soucis existentiels** (par ex. ceux des seniors concernés par une 13<sup>e</sup> rente annuelle de l'AVS, de là le sujet de notre soirée du 19.01.2024).

**4) Atelier EGLISES :** Pour garder fraternelles nos communautés, oser proposer à leurs animateurs de se former à **la création d'espaces de discussion sur les sujets chauds**, clivants, pour favoriser une culture du dialogue respectueux dans les communautés (dialogues non-violents), mais proposer aussi des **prières communautaires** et des actes de reconnaissance mutuelle pour surmonter des tendances divergentes dans une recherche d'unité.

– Alors sur ces 4 exemples, demandez-vous peut-être maintenant qui va organiser cela pour votre Eglise, et quel genre de ressources vous paraît peut-être encore lui manquer, et donc où vous pourriez aller en chercher !

Les mouvements membres de notre **Plateforme Christianisme Solidaire** restent pour cela à votre disposition :

Chrétiens de Gauche Romands / ChristNet / Mouvement chrétien citoyen / CTC - Communauté de travailleurs chrétiens / ACAT - Action des chrétiens pour l'abolition de la torture / IFOR-MIR - Mouvement International de la Réconciliation.

Ensuite, demandez-vous à quelle fréquence et pour quels objectifs il sera bon de renouveler des rendez-vous romands comme celui du 12 novembre raconté ici, et **dites-le-nous s.v.p.**

– Merci à chacune et chacun des 28 participants !

## Point de vue sociologique et politique

*On ne peut que donner deux choses à ses enfants : des racines et des ailes.*

(Proverbe d'origine indistincte qui se retrouve dans les traditions hébraïque, chinoise, indienne ou africaine)

L'intervention a essentiellement deux parties fortes. Une troisième permettra d'engager une discussion.

1. La solidarité : tenter de répondre à la question « qu'est-ce c'est ? »
2. L'appartenance : tenter de comprendre « comment elle se vit »
3. Une discussion autour de l'appartenance qui favorise la solidarité

### 1. Qu'est-ce que la solidarité ?

*Définition* : La solidarité est un lien social d'engagement et de dépendance réciproques entre des personnes ainsi tenues à l'endroit des autres, généralement des membres d'un même groupe liés par une communauté de destin (famille, village, profession, entreprise, nation, etc.). Les liens sociaux de solidarité peuvent exister en dépit de différences, d'inégalité.

*Comment comprendre la solidarité ?*

Les premiers écrits importants sur la solidarité d'un point de vue sociologique ont été signés d'Émile Durkheim.

Il distinguait 2 types de solidarité<sup>1</sup>. Les sociétés traditionnelles, portées sur une appartenance de proximité et d'identité, avaient développé une *solidarité mécanique*. Ce type de solidarité était fondée sur l'identité à l'autre, la similitude : « Je suis solidaire envers mes semblables ». Dans les sociétés primitives, la différenciation entre leurs membres était faible. Ils effectuaient des activités similaires relevant de l'agriculture, par exemple. « Je me reconnais dans l'autre, dans ce qu'il est, ce qu'il fait. Nous appartenons au même groupe, avons des intérêts semblables ».

Les sociétés plus développées, plus complexes, modernes, avaient développé dans l'optique de Durkheim une *solidarité organique*, reposant sur la complémentarité : « Je me montre solidaire de personnes qui ne me sont pas identiques, mais avec lesquelles j'interagis en société ». « Mon voisin n'a pas le même profil professionnel, social que moi ; en revanche il a des activités qui me sont nécessaires. C'est la complémentarité nécessaire pour constituer un ensemble ».

L'intérêt du distinguo de Durkheim réside surtout dans les fondements de la solidarité : une identité construite selon lui sur la similitude dans le groupe pour la solidarité mécanique ; et dans une identité construite dans le besoin de complémentarité pour la solidarité organique. En d'autres termes, les liens au sein des sociétés traditionnelles relèveraient d'une solidarité mécanique, dotée d'une conscience collective forte et ayant recours à un droit répressif dominant. Les sociétés modernes ont développé des liens qui ressortissent à la solidarité organique, parce que leur conscience collective est affaiblie, les rôles sociaux y sont complémentaires et non plus identiques, et le droit appliqué est restituitif.<sup>2</sup>

De nombreuses critiques ont été adressées aux travaux de Durkheim. Retenons celle de Rainer Zoll, parmi les plus récentes<sup>3</sup>. Pour lui, la solidarité mécanique ne s'applique pas à des sociétés segmentées, pas plus que la solidarité organique ne s'applique à des sociétés développées. La distinction doit se faire sur leur nature constitutive, à savoir que la solidarité mécanique est la représentation de la solidarité ouvrière fondée sur l'égalité. La solidarité ouvrière se confond avec la notion d'égalité, qui peut être réelle ou imaginée. Ce type de solidarité serait en crise depuis plusieurs décennies.

<sup>1</sup> DURKHEIM Émile, *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1996.

<sup>2</sup> La solidarité mécanique dans laquelle l'autre est identique est une forme de solidarité difficile à appliquer pour un État. La solidarité organique est construite sur l'empathie à l'autre. Elle est la capacité à s'identifier avec le non-identique. Pour Durkheim, C'est la société elle-même qui pose la valeur de l'autonomie personnelle, car c'est de cette autonomie que naît sa capacité à accomplir sa fonction sociale. Norbert Elias enjoint même à l'individu de se rendre autonome (la société des individus). Il en découle une spécificité des individus, une spécialisation qui accroît l'interdépendance des uns avec les autres. La personnalité forte, autonome s'accomplit avec le lien des autres. Les personnes sont complémentaires dans leur interdépendance.

<sup>3</sup> ZOLL Rainer, *Nouvel individualisme et solidarité quotidienne*, Paris, Kimé, 1992 et : « Le défi de la solidarité organique », *Revue du M.A.U.S.S.*, 18, 2001, pp. 105-118.

La solidarité organique, quant à elle, est construite sur la différence. Elle serait basée sur l'identité à l'Autre. Mais cette solidarité est mise fortement à l'épreuve par la diversité des situations de travail et surtout de la mondialisation. Elle est en pleine construction depuis des décennies. Mais elle est difficile à atteindre dans les sociétés modernes de type individualiste. La solidarité organique se fonde sur un élément plus générique, la capacité de reconnaissance en l'Autre, l'être humain. Elle est plus délicate à identifier dans l'espace et le temps. Elle s'ancre par-delà la différence ou plus précisément sur le respect de la différence.<sup>4</sup>

### **La régulation au sein des groupes par le sentiment d'appartenance**

La discussion autour de la solidarité met fortement en avant l'importance de l'identité. A qui et à quoi s'identifie-t-on ? Durkheim montre la difficulté de l'être humain moderne à s'identifier à un ensemble, à construire les liens sociaux. Zoll montre que l'identité traditionnelle à l'autre qui m'est semblable est en crise en raison de la complexification et de la mondialisation.

Dans un tel contexte, l'identité à l'Autre est fragile. Il vaut la peine d'interroger cette identité : Michel Messu<sup>5</sup> a mené une enquête à ce propos.

Plusieurs points peuvent en être retenus pour aider à la réflexion.

## **2. L'appartenance**

En sociologie, un individu se définit notamment en relation avec un ou des groupes de référence. La famille, la catégorie professionnelle, le mouvement religieux ou politique, mais aussi le territoire (pays, quartier) comptent parmi les référents identitaires potentiels lors qu'il est question de sentiment d'appartenance.

### **Les appartenances sont plurielles**

Tantôt elles relèvent d'un héritage, rattachent à un territoire, à un environnement, à une histoire, à un groupe, à une famille ; tantôt elles sont comme le fruit d'une démarche volontaire et élective, un trait singulier de la personnalité. En cela, elles peuvent être des racines ou des ailes. Mais leur présence est variable. Les racines familiales ont en général la primauté sur d'autres formes d'appartenance à un club de sport par exemple. Les préférences dans l'arbre généalogique demeurent ouvertes. Les appartenances territoriales ont un poids relatif, de même que les liaisons par la langue sont variables, pouvant être stigmatisantes ou au contraire valorisantes. L'appartenance professionnelle peut être un point fort d'affirmation identitaire, si cela se réfère à un métier, un savoir-faire avec un rituel informel d'inclusion. L'affirmation de l'appartenance n'est que rarement absolue. S'y ajoutent souvent des expériences personnelles, variables, etc.

### **Les appartenances sont sélectives**

Les individus sont souvent amenés à privilégier une des origines, par exemple familiale, surtout en cas de multiplicité dans les appartenances familiales, nationales, culturelles ou encore religieuses. Cela se vérifie en particulier lorsqu'une des appartenances est méprisée, disqualifiée, peu valorisée. Cette démarche n'est toutefois pas univoque et une identité peu en vue peut être l'objet d'un travail de mise en valeur. La démarche de sélectivité propre au travail identitaire tend à varier dans le temps et l'espace, voire selon les circonstances.

### **Les appartenances sont réversibles**

Une appartenance n'est pas forcément pérenne. Même lorsqu'elle est revendiquée publiquement, elle peut être abandonnée, voire récusée. L'appartenance ne se présente pas comme un héritage à faire fructifier. Elle peut être investie ou utilisée à d'autres fins, transformée, s'étioler. Il en va particulièrement ainsi des croyances et, parmi elles, des croyances religieuses, que l'on recevait autrefois des générations précédentes avec des obligations de s'y soumettre et qui sont conçues désormais plutôt comme un choix individuel, réfléchi. L'appartenance fruit d'une transmission verticale, de génération en génération, a cédé la

---

<sup>4</sup> Zygmunt BAUMAN avait bien résumé cette complexité en relevant notre ambivalence générale face à l'étranger qui réside dans le paradoxe suivant : il est différent parce que d'une autre culture ; il est notre égal parce qu'un être humain (BAUMAN Zygmunt, *Le présent liquide*. Paris, Seuil, 2007).

<sup>5</sup> Michel MESSU, « Qu'est-ce qu'avoir une appartenance dans nos sociétés dites individualistes ? », *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 07 septembre 2023.

place à une transmission plus horizontale liée à une génération. L'interpénétration des générations actuelles provoque des incompatibilités, des contradictions et favorise le fait de pouvoir choisir entre plusieurs options, donnant à l'individu ce qui lui paraît préférable, souvent au détriment de ce qui lui a été transmis.

### 3. Que retenir de cette réflexion pour mieux comprendre les appartenances qui favorisent la solidarité?

Les liens d'appartenance ont évolué, surtout ces deux dernières décennies. Ils ne sont plus, ou de moins en moins, l'incarnation d'un destin hérité des origines, d'une communauté territoriale, d'un ordre confessionnel ou encore professionnel. Si ces dernières existent, leur poids est relatif, car confronté à de nouvelles relations, de nouvelles quêtes électives. Rien n'est cependant figé, tout est susceptible de remise en question. Dans ce contexte mouvant, il existe un impératif catégorique : **devenir soi-même**, dans le sens de programmer et reprogrammer son devenir à partir des appartenances pertinentes pour y parvenir. Il faut être soi, il faut être autonome. Ceci devient une nouvelle forme de contrainte.

Le lien d'appartenance d'un individu au groupe varie selon les circonstances. Recevoir une assignation d'appartenance n'entraîne pas les mêmes contraintes sur l'individu selon les contextes socio-historiques. Une assignation religieuse peut entraîner des conséquences plus ou moins graves pour un individu qui tente de s'en affranchir. Il devient parjure, renégat, peut être banni, voire condamné à mort.

L'assignation à une appartenance, le plus souvent par une contrainte externe, s'accompagne d'une forme d'intériorisation. Une société d'ordres assigne des appartenances aux individus. Les statuts qu'elle va distinguer sont des assignations intégrées, incorporées, par les individus. L'individu qui s'y conforme sera tenu pour intégré et développera un sentiment que l'on peut dire être de légitimité sociale.

A contrario, dans une société « individualiste », c'est plutôt en n'étant pas réduit à ses assignations d'origine (ethniques, religieuses, territoriales... qu'importe) que l'individu apparaîtra en conformité avec les principes qui organisent cette société : un idéal de justice fondé sur l'égalité, une hiérarchie sociale fondée sur le mérite, etc.

Notre obsession généralisée d'exploiter nos revenus par la consommation crée des déséquilibres dans nos rapports à l'Autre, au voisin. Notre pouvoir d'achat enjoint au développement d'un pouvoir d'être soi, **une identité surpuissante** qui entraîne un effacement de l'Autre. Nous entrons dans **une empathie sélective** selon l'expression de Vincent Cocquebert<sup>6</sup>. Chacun se replie sur un groupe particulier et n'a d'empathie que pour ceux qui lui ressemblent, sa communauté miroir.

**Comment développer une solidarité dans un tel contexte ?** Deux pistes peuvent peut-être être exploitées :

1. Pour John Rawls<sup>7</sup>, c'est le **fairness (justice, impartialité, clarté, netteté)** qui doit être mobilisé, qu'il décrit comme l'interaction entre personnes coopérantes ou concurrentes qui, dans une pratique équitable de personnes libres, peuvent se reconnaître et reconnaître mutuellement leurs principes.
2. Jürgen Habermas<sup>8</sup>, pour sa part, pense que la morale (mesures de protection de l'individu) doit aussi servir de protection au réseau de rapports de reconnaissance réciproque. Il faut donc de **la bienveillance pour le prochain, mais aussi de la solidarité puisqu'il y a reconnaissance réciproque**. Justice et égalité sont donc liées. Les normes morales protègent l'individu, ses droits, ses libertés mais aussi celles de son voisin et proche, tout comme ceux de la communauté à laquelle ils appartiennent. La solidarité devient par conséquent un élément universaliste. On passe d'une solidarité pour les proches à une solidarité dans la formation d'une volonté discursive générale.

En définitive, la **solidarité organique**, complexe et lente à se développer, passe par la capacité de chacun-e de s'identifier avec le non-identique, ce qui implique **l'acceptation de l'autre en tant qu'Autre...**

Texte de René KNÜSEL, < [rene.knusel@unil.ch](mailto:rene.knusel@unil.ch) >.

---

<sup>6</sup> Vincent Cocquebert, *Uniques au monde. De l'invention de soi à la fin de l'autre*, Paris, Ed. Arkhê.

<sup>7</sup> John Rawls, *Théorie de la justice*, Paris, Seuil, 1997.

<sup>8</sup> Jürgen Habermas, *Morale et communication : conscience morale et activité communicationnelle*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1999.

## Point de vue biblique et théologique

Dans les Ecritures, on trouve différents types d'appartenance à un groupe : le genre humain, le clan familial, la tribu, le royaume... Je me concentre ici sur l'appartenance à une communauté de foi dont la particularité est d'être sans terre propre, sans lieu de culte unique, sans roi au sens habituel. Une telle communauté de foi apparaît à l'exil, quand Israël se retrouve dans cette situation. Il y a là une originalité qui demande une identité forte pour résister à la culture ambiante et dominante babylonienne, puis perse. Une identité forte qui n'exclut pas que cette communauté, comme l'y appelle le prophète Jérémie, **recherche le *shalom* de la cité qui l'a défaits (Jérémie 29.7) !**

Les premières communautés chrétiennes, après la résurrection du Christ, se situent dans cette ligne théologique et sociologique du judaïsme exilique. On y appartient par la foi dans le Dieu unique et son représentant reconnu comme Messie ou Seigneur, sans terre propre, sans lieu de culte unique, sans roi au sens habituel du terme.

J'aimerais développer deux aspects propres à ces communautés, en matière d'appartenance et de solidarité. Car ces communautés peuvent nous inspirer dans ces domaines.

### 1. Une saine appartenance permet l'intégration d'identités culturelles différentes dans un groupe

**Lecture de Galates 3.26-29 (NBS) :** « *Car vous êtes tous, par la foi, fils de Dieu en Jésus-Christ. En effet, vous tous qui avez reçu le baptême du Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Jésus-Christ. Et si vous appartenez au Christ, alors vous êtes la descendance d'Abraham, héritiers selon la promesse.* »

Le texte souligne une référence externe, le Christ, de qui découle une identité (fils de Dieu) et une appartenance à lui. La référence externe, Jésus-Christ, est comparée à un vêtement (« vous avez revêtu le Christ »), par le fait du baptême reçu, signe de cette nouvelle identité par la foi. Et ce vêtement est en réalité un sur-vêtement : un survêtement enfilé par-dessus des identités et appartenances premières différentes et divergentes. Des identités et appartenances (plutôt) non choisies.

Quelles sont-elles ? Identités et appartenances ethnico-culturelles (juif, grec), identités et appartenances socio-économiques (esclave, homme libre), identités et appartenances sexuelles (homme, femme). D'abord, notons que ces identités étaient présentes dans l'Eglise. Ces appartenances étaient conflictuelles, en opposition. Elles sont relativisées par le survêtement du Christ, par l'appartenance décisive au Christ. Elles ne disparaissent pas, puisqu'un homme reste un homme, une femme reste une femme, mais elles sont revisitées, resituées, reconfigurées par l'appartenance décisive au Christ. Ainsi, les Grecs renoncent à certaines pratiques selon le « concile » de Jérusalem (mais sans pour autant devoir devenir juifs par la circoncision). Les Juifs renoncent aux règles de pureté rituelle en partageant le repas avec des Grecs. Les maîtres d'esclaves devenus chrétiens sont appelés à voir leurs esclaves chrétiens « comme des frères bien-aimés, et dans la chair et dans le Seigneur » (Phm 16). Les esclaves devenus chrétiens sont eux appelés à se considérer comme esclaves du Christ pour agir bien (Col 3.22-25). A noter la nouveauté que présentait alors le fait de donner des consignes non seulement aux esclaves, mais aux maîtres.

L'appartenance commune au Christ ne résout pas d'un coup de baguette magique toutes les problématiques sociales, mais elle fait bouger les lignes d'identités et d'appartenances à cause de l'appartenance décisive commune au Christ. Et toutes ces personnes, unies par une foi commune au Christ, diverses dans leurs appartenances d'origine, se retrouvent dans des communautés de foi d'un type nouveau, avec une mixité qui étonne leurs critiques païens : personnes instruites et non instruites ; pauvres et personnes haut placées ; femmes et hommes. L'appartenance à un groupe, dans ce cas, n'empêche pas la présence d'identités ethniques, culturelles, socio-économiques, sexuelles, différentes. C'est le poison de leur conflictualité qui est enlevé par l'appartenance décisive et commune au Christ.

## 2. Une saine appartenance est ouverte à la solidarité en interne et vers l'extérieur

Le thème du jour s'intitule « Une appartenance qui favorise la solidarité ». Je voudrais évoquer la solidarité dans deux directions : en interne à un groupe, vers l'extérieur. Car il me semble important de souligner qu'une solidarité d'un groupe uniquement tournée vers les personnes n'appartenant pas au groupe, délaissant donc la solidarité en interne, est problématique : quelle serait l'exemplarité d'un tel groupe ? Mais à l'inverse, une solidarité qui ne s'exercerait qu'en interne, sans se préoccuper aucunement de la précarité en dehors du groupe en question, est tout aussi problématique : quels sont cet amour et cette justice a priori à deux niveaux ?

### 2.1 Solidarité en interne

Au sein des premières communautés chrétiennes, la problématique de la solidarité interne est décrite **dans les Actes des Apôtres 6.1-7 (lecture)**.

**Ce récit de Luc** présente un groupe constitué d'identités différentes : Juifs de langue grecque d'une part et Juifs de langue hébraïque d'autre part, tous disciples du Christ.

Nous sommes encore dans le contexte juif de la communauté « messianique » naissante de Jérusalem. Mais des identités culturelles différentes y sont présentes déjà. Et ces identités deviennent des lignes de fracture sociales : les veuves juives de culture grecque sont délaissées, alors que l'on vient en aide matériellement aux veuves de culture juive locale. Pourquoi ? Pourquoi le service aux tables, pratique de solidarité envers des personnes sans ressources, fonctionne-t-il pour les veuves d'un sous-groupe culturel et pas pour les veuves d'un autre sous-groupe culturel ? Le texte est silencieux à cet égard. Ce qu'il souligne par contre, c'est que le problème parvient aux oreilles des apôtres, qui le prennent au sérieux. Le problème est traité avec toute la communauté rassemblée et des solutions sont trouvées qui conviennent aux uns et aux autres : répartition de rôles, désignation par la partie grecque de personnes de culture grecque pour organiser la solidarité interne déficiente.

Un détail que je signale : le récit ne recommande pas aux disciples juifs locaux qu'ils s'occupent des veuves juives de culture grecque délaissées. Ce sont des disciples de culture grecque qui le feront. J'y vois le signe de la prise en compte d'un principe de réalité : ces gens se connaissent davantage probablement, parlent la même langue et l'entraide sera plus judicieuse. Disciples juifs de Palestine et disciples juifs de la diaspora grecque sont certes unis par leur foi dans le Messie Jésus, ce qui n'est pas rien, au contraire ; mais les **identités culturelles particulières** ne disparaissent pas par enchantement, mais continuent à exister à l'intérieur du grand groupe, de manière ajustée après un conflit, selon le récit de Luc.

J'insiste sur une leçon dégagée de ce récit. Plus la diversité culturelle interne à un groupe est grande, plus les risques de panne de solidarité interne sont grands également. Vivre la diversité culturelle au sein d'un groupe de manière solidaire n'est pas une sinécure, c'est à remettre constamment sur l'ouvrage.

### 2.2 Solidarité vers l'extérieur

Après un extrait d'une épître, puis un récit du livre des Actes des Apôtres, voici un texte de l'Évangile, pour penser la solidarité tournée vers l'extérieur d'un groupe d'appartenance.

Lisons la parabole dite du **Bon Samaritain dans son contexte littéraire (Évangile de Luc 10.25-37)**.

A qui vous identifiez-vous spontanément dans cette parabole ? ... Et à qui le spécialiste de la loi ne peut-il pas s'identifier ? A qui a-t-il pu s'identifier, logiquement ? Au blessé, c'est-à-dire à l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho (en Judée) en tout logique, un juif comme lui.

Et la parabole présente alors un Samaritain comme le seul personnage qui se rend solidaire d'un Juif à demi-mort. Dans la vraie vie, c'est peu probable ! On pourrait même faire l'hypothèse inverse, à savoir qu'un Samaritain découvrant un Juif à demi-mort en profite pour l'achever. L'évangéliste Luc est le seul à rapporter cette parabole et il est également le seul à rapporter comment un village de Samaritains refuse d'accueillir Jésus et ses disciples (Lc 9.51-56), à la fin du chapitre précédent ! Et comment les disciples ont l'idée de demander à Dieu de faire descendre le feu du ciel sur ces mécréants...

L'évangéliste décrit cette ambiance détestable entre les deux groupes, puis place là la parabole du Bon Samaritain. Celui-ci est présenté explicitement et délibérément comme appartenant au peuple des Samaritains. Il est présenté comme le seul à venir en aide à un Juif qui se trouve dans son pays, alors que le Samaritain, lui, se trouve en terre étrangère. Il est présenté au spécialiste de la loi, Juif, comme le modèle de celui qui se fait le prochain d'un homme juif à demi-mort.

Mais le spécialiste de la loi, selon la formulation soignée de Luc, ne mentionne pas le mot « Samaritain », puisqu'il dit en réponse à Jésus : « *C'est celui qui a montré de la compassion envers celui qui était tombé parmi les bandits* ». Comme si le mot « Samaritain » lui brûlait les lèvres !

Bref, un Samaritain est présenté à un Juif comme modèle de celui qui se fait le prochain d'un Juif au bout de sa vie. Lui qui n'appartient pas au peuple juif est décrit comme le seul à faire preuve de solidarité envers un Juif. Le Samaritain appartient à son peuple, mais est solidaire d'un homme appartenant à un autre peuple, avec qui les rapports sont pourtant conflictuels. Et tout cela en réponse à la question du docteur de la loi : « Et qui est mon prochain à aimer ? » !

Jusqu'où le commandement de l'amour du prochain s'applique-t-il ? A celui qui appartient à ma tribu, à mon peuple ? A quelqu'un appartenant à un autre peuple ? Dois-je être solidaire de celui qui appartient à un autre peuple que le mien ? Ou suis-je quitte du fait de cette appartenance différente ?

La parabole racontée par Jésus répond en substance : un étranger vient en aide à un de nos compatriotes. Tires-en la leçon : si un étranger, un ennemi quasiment, fait cela, fais de même, toi qui es juif, envers quiconque, qu'il soit étranger, ennemi... Voilà qui est en cohérence avec le double commandement d'amour selon la Loi, à pratiquer pour vivre selon l'intention de Dieu.

### **Je dégage quelques brèves réflexions.**

- Le Samaritain reste Samaritain, le Juif blessé reste juif. Ils ne changent pas d'identité ni d'appartenance, mais l'appartenance du Samaritain n'empêche pas la solidarité avec un autochtone, et l'autochtone expérimente la solidarité de la part d'un étranger. Les identités et les appartenances ne changent pas, ne sont pas relativisées, ni mises en question. Mais elles sont ouvertes à une solidarité en actes, à un moment T, à apporter et à recevoir.
- Cette parabole en contexte fait exploser toutes les limites mises à la solidarité, qu'elles soient ethniques, religieuses, nationales...
- La parabole balaie toute préférence ou priorité nationale en termes de solidarité, puisque l'amour du prochain est présenté comme sans limite.
- La parabole rejoint l'injonction de Jésus sur l'amour à pratiquer envers les ennemis (Mt 5.44), essence même du christianisme selon Tolstoï, et en est la version narrative.
- Cette parabole bouscule tous les stéréotypes d'appartenance, en faisant d'un étranger voire d'un ennemi le modèle d'une conduite vertueuse, au contraire des compatriotes qui y tiennent le mauvais rôle.
- Quel récit formateur sert de référence à nos groupes d'appartenance ? Car les récits forment l'identité. Et selon les récits (nationaux par ex.), le degré de solidarité externe variera.

### **Conclusion en forme d'ouverture**

Je termine sur un registre légèrement différent, mais proche : par une citation de l'épître à Diognète, d'un auteur chrétien anonyme, adressé à un certain Diognète, un païen, écrit daté de la fin du 2<sup>e</sup> siècle après JC. L'extrait évoque l'identité particulière des chrétiens dans leur rapport au monde environnant :

Lecture de l'Épître à Diognète : « *Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les coutumes. Car ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils n'emploient pas quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. Leur doctrine n'a pas été découverte par l'imagination ou par les rêveries d'esprits inquiets ; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine d'origine humaine.*

*Ils habitent les cités grecques et les cités barbares suivant le destin de chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et le reste de l'existence,  **tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur manière de vivre. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie leur est une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils prennent place à une table commune, mais qui n'est pas une table ordinaire. »***

Les chrétiens sont décrits comme ayant une identité ordinaire commune aux autres, mais ayant développé une identité particulière et du coup un rapport propre à la société. On pourrait le formuler ainsi : les chrétiens appartiennent aux groupes sociaux ambiants, mais prioritairement au groupe social Eglise qui inspire et guide leur éthique différente. Leur rapport à l'appartenance « patriotique » est à souligner : ils en gardent une certaine distance, comme s'ils appartenaient à autre chose. Cette autre chose, plus grande, plus universelle, c'est l'horizon de la foi chrétienne que l'on nomme  **le royaume de Dieu**, un royaume sans terre propre, sans lieu de culte unique, sans roi au sens habituel du terme. L'appartenance à ce royaume et à son roi paradoxal ouvre à une dimension universelle, transnationale, dont l'Eglise, à l'exemple des premières communautés chrétiennes, est appelée à être le signe.

---

Texte de Michel SOMMER, < [michel.sommer@bienenberg.ch](mailto:michel.sommer@bienenberg.ch) >.